

Zeitschrift: Stultifera navis : Mitteilungsblatt der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = bulletin de la Société Suisse des Bibliophiles
Herausgeber: Schweizerische Bibliophilen-Gesellschaft
Band: 3 (1946)
Heft: 3-4

Artikel: Les "Œuvres anonymes" de Mme de Montesson
Autor: Chaponnière, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-387547>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

an diesen Büchlein geschrieben, will Hofmann nicht geständig seyn ...»¹².

Aus diesem nicht sehr klaren Protokoll ergibt sich jedenfalls, daß Hofmann im Herbst 1534 über einige Schriften befragt wurde, deren Druck Valentin Kobian in Hagenau übernommen hatte, bei denen Cornelius Poldermann als Vermittler beteiligt war und für deren zwei Caspar Beck und Michael Wächter als Verfasser in den Drucken genannt waren. Um wieviele Drucke insgesamt es sich handelte, erfahren wir nicht.

Die beiden uns interessierenden Druckschriften mit den Namen Poldermann und Eysenburg werden im Protokolle nicht erwähnt. Weil sie die Namen tragen, ist wohl kaum anzunehmen, daß sie summarisch unter den Begriff «die Büchlein» fallen. Es ist deshalb keinesfalls sicher, ob sie dem Gericht vorlagen. Aber sicher ist, daß sie in die Nähe der den Unwillen der Behörden im Spätherbst 1534 erregenden Schriften gehören, von denen man Hofmann als Verfasser vermutete und die dessen Freunde durch Valentin Kobian in Hagenau drucken ließen, denn auch sie stammen aus Valentin Kobians Werkstatt. Es ist in ihnen zwar kein Drucker angegeben, doch findet sich am Ende der Vorrede des Judasbriefes eine sehr verräterische Zierleiste, die wir auch in einem der wenigen in der Universitätsbibliothek Basel vorhandenen Werke aus der Offizin dieses Kleindruckers feststellen konnten, nämlich auf der Rückseite des Titelblattes von Nicolaus de Lescuts *Actiones iuris* vom Jahre 1537. Leider liegt mir kein bezeugter deutscher Druck Kobians zur Vergleichung der Typen vor.

Wie seinerzeit der untersuchenden Behörde betreffs der ihr vorliegenden «Schmähbüchlein»

¹² Röhrich, T. W. Zur Geschichte der Straßburger Wiedertäufer in den Jahren 1527–1543. In: *Zeitschrift für die historische Theologie*, 1860, S. 77 f.

drängt sich auch uns die Frage auf, ob die Interpretationen des Judas- und Jacobusbriefes nicht einfach Schriften des im Gefängnis an Eifer und Gedanken überfließenden Melchior Hofmann sind. Diese die Namen von zwei als Schriftsteller sonst unbekanntem Männern tragenden Schriften sind voll von melchioritischen Gedankengängen. Wenn diese Schriften von Freunden Hofmanns stammten, die für den Gefangenen zeugen und selbständig für seine Lehre eintreten wollten, hätte man erwarten dürfen, daß sie ihn ausdrücklich und warm verteidigten. Doch haben die Drucke diesen Tenor keineswegs; sie enthalten lediglich Hofmannsche Lehre in unpersönlicher Darstellung, so wie ein Verfasser seine eigenen Gedanken sachlich vorlegt. Schließlich wird der sehr ähnliche Wortlaut der beiden Titelfassungen wohl jedem Leser dieser Zeilen aufgefallen sein. Er erklärt sich um so leichter, wenn wir den gleichen Verfasser für die zwei Traktate annehmen.

Ob meine Vermutung zutrifft und ob die beiden täuferischen Schriftchen unter die Werke Hofmanns aufzunehmen sind, wage ich jedoch nicht endgültig zu entscheiden. Nur ein guter Kenner der Stils der Hofmannschen Schriften könnte die Frage mit genügender Sicherheit beantworten. Wenn diese Zeilen einem solchen in die Hand kommen¹³ und damit die Zweifel über die Urheberschaft der bisher verlorenen Drucke gelöst werden können, hat dieser kleine Baustein zur Geschichte des Täuferchrifttums unserer Nachbarstadt Straßburg den Hauptzweck erfüllt. Mögen die raren Schriftchen aber auch das Interesse des einen oder andern Bücherfreundes gefunden haben.

¹³ Christian Neff, dem ich auch die Mitteilung des Entwurfs des noch nicht veröffentlichten Artikels über Cornelius Poldermann verdanke, hat sich mit der Frage zu beschäftigen versprochen.

Paul Chaponnière / *Les «Œuvres anonymes» de Mme de Montesson*



Im xviii^e siècle vécut une femme de lettres dont la destinée fut bien singulière: Charlotte-Jeanne Béraud de la Haie de Riou, née en 1737, d'origine bretonne, avait épousé le marquis de Montesson, lieutenant-général des armées du Roi et plus âgé qu'elle de cinquante-deux années. Jolie

et poursuivie par les assiduités du Duc d'Orléans, petit-fils du Régent, elle résista honnêtement à son soupirent jusqu'au moment où la mort du vieux podagre de mari la rendit libre. Un mariage secret l'unit alors au duc d'Orléans, un mariage «visiblement caché», auquel le roi donna son consentement verbal, à condition que la marquise ne prendrait ni le nom de duchesse d'Orléans, ni les armes de la famille. Elle n'en habita

pas moins le Palais-Royal où son mari organisait des spectacles pour lui plaire. Selon un mot de l'ambassadeur de Naples, le duc, ne pouvant faire Madame de Montesson duchesse d'Orléans, s'était fait lui-même Monsieur de Montesson. Il faut bien trouver des accommodements avec la vie, si l'on veut en jouir.

La marquise était une actrice accomplie, et ses spectacles de société attiraient les personnes les plus distinguées de la ville et de la Cour. Par deux fois, en 1778, Voltaire honora le petit théâtre de sa présence, et, reçu dans une loge spécialement préparée, se mit à genoux devant la bonne dame qui l'embrassa en disant: «Voici le plus beau jour de mon heureuse vie.» L'émotion lui avait arraché un alexandrin.

Tant d'honneurs et de succès lui glissèrent au cœur l'ambition de devenir auteur; d'écrire elle-même les pièces dans lesquelles elle se plaisait à briller. Aussi, de 1777 à 1784, composa-t-elle douze comédies dont six en prose et six en vers, et deux tragédies. Elles ne valent pas plus, et même probablement moins, que les innombrables pièces qui se succédaient sur la scène française, en ces temps où l'on se hâtait de rire avant de n'en avoir plus envie. Mais elles ont, pour les bibliophiles, ce grand, ce rare mérite d'avoir été parfaitement imprimées, avec fleurons et culs de lampe, dans un format grand in-8, sur papier d'Annonay et tirées à douze exemplaires seulement. Tout d'abord parurent deux volumes en 1780, puis quatre en 1784, et les deux derniers en 1785.

Douze exemplaires! Voilà de quoi, certes, assurer à la mémoire de Madame de Montesson la fidélité des amateurs de raretés bibliographiques. Mais, en général, les ambitions des auteurs visent

d'autres objectifs. Faut-il voir dans cette réserve un trait de l'avarice que Madame de Genlis (une mauvaise langue) disait être le défaut de la marquise? Nous préférons, pour notre part, distinguer là un trait de modestie, raisonnable autant que justifiée. Et cela pour deux raisons:

La première, c'est que Madame de Montesson ne mit pas son nom sur la page de titre de ses ouvrages, se contentant de leur donner cette appellation: *Œuvres anonymes*. Peut-être dira-t-on que la pauvre femme ne savait plus comment elle s'appelait, n'étant plus marquise et étant duchesse sans l'être. Mais mieux vaut voir là le témoignage de sa louable humilité.

La seconde est plus probante encore: lorsque, sur les instances de l'acteur Molé, Madame de Montesson apporta au Théâtre français l'une de ses comédies non encore représentée, *La Comtesse de Chazelles*, elle ne le fit qu'à la condition de n'être point nommée. Ses amis, même les plus intimes, ignoraient qu'elle fût l'auteur de la pièce. Résultat: une chute retentissante. Alors, mais alors seulement, Madame de Montesson déclara bravement à ses amis qu'elle venait d'être sifflée à triple carillon par le public de la Comédie, qu'elle ne recommencerait point semblable expérience, et *la Comtesse de Chazelles* vint modestement prendre sa place auprès de ses sœurs dans le tome VII des *œuvres anonymes*.

Et puis, et puis ... durant le rigoureux hiver de 1789, cette brave marquise se fit remarquer par son empressement à secourir les pauvres. Elle leur consacra son temps et son argent. Et ceci vaut bien qu'on lui accorde une pensée de sympathie que n'atténuent en rien les huit volumes tirés à douze exemplaires sur beau papier d'Annonay, avec fleurons et culs de lampe ...

Margarete Pfister-Burkhalter

Vergils Eclogen mit dem Bildschmuck von Aristide Maillol

Kurz vor dem ersten Weltkrieg, als auch zum Schmuck des bibliophilen Buches schon mechanische Reproduktionsverfahren herangezogen zu werden begannen, ließ die Cranach-Presse zu Weimar, unter der Leitung von Harry Graf Kessler, einer zweisprachigen Ausgabe von Vergils Eclogen die denkbar größte, künstlerische Sorgfalt angedeihen. Die Übersetzung vom Lateinischen in ein

meisterhaftes Deutsch besorgte Rudolf Alexander Schroeder. Der südfranzösische Bildhauer Aristide Maillol (1861-1944) aber entwarf die dreiundvierzig Holzschnittillustrationen, die er in einem dem Text wohlangepaßten arkadischen Stile zeichnete und eigenhändig ausführte. 1912 schon hatte er seine Arbeit in seinem Heimatort Banyuls-sur-Mer am Fuß der Pyrenäen begonnen, in einer Gegend, die ihrem Sohne die Stimmung für diese